



Au coeur de la Ville

Une paroisse qui vit

Phomélie du dimanche !

Dimanche 13 février 2022



Chers amis,

Quand nous lisons dans les Évangiles les différents récits des faits et gestes de Jésus, il n'est pas rare que nous soyons un peu étonnés que ces récits qui rapportent les mêmes événements ne soient pas parfaitement concordants. Par exemple, il y a deux Évangiles qui nous rapportent la prière du Notre Père. C'est l'Évangile selon saint Matthieu qui correspond textuellement à la tradition du Notre Père tel que nous le récitons. Et puis, il y a l'Évangile selon saint Luc qui nous rapporte une forme du Notre Père un peu différente.

C'est un petit peu de même aujourd'hui. Si vous avez écouté l'Évangile - et je n'en doute pas un seul instant ! - vous avez reconnu le discours des Béatitudes, mais pas dans son entièreté. En effet, les Béatitudes telles que nous les connaissons nous sont rapportées par saint Matthieu. Nous les écoutons par exemple le dimanche de la Toussaint. Là, saint Luc nous rapporte des Béatitudes un petit peu différentes. Il ne faut pas s'en étonner.

D'abord, Jésus était un bon pédagogue. Et s'il y a des enseignants parmi vous, ils savent bien que « Enseigner », c'est souvent « Répéter ». Donc, je pense qu'il n'a pas enseigné le Notre Père qu'une seule fois, qu'il n'a pas enseigné ces Béatitudes une seule fois seulement. Nos évangélistes sont comme des journalistes qui, comme tout journaliste n'est-ce pas..., a un sens profond de la vérité des faits et qui rapporte ce qu'il a entendu. Donc il ne faut pas s'en étonner.

Cela dit, aujourd'hui j'ai un autre problème et je suis sûr que vous l'avez eu un petit peu avec moi. Un « problème » que j'ai déjà à l'écoute de la 1^{ère} lecture de ce jour, le livre de Jérémie. Sa sentence, dans un ton proverbial nous dit : « Malheur à celui qui met sa foi dans un mortel et heureux celui qui croit ». Et dans l'Évangile, Jésus nous dit : « Heureux les pauvres, vous qui avez faim, vous qui pleurez, vous qui êtes haïs. Malheur à vous si vous riez, si vous êtes repus, si personne ne vous critique ». On a envie d'objecter au Seigneur : « Seigneur, est-ce vraiment un bonheur d'être pauvre, d'avoir faim, de pleurer et d'être haï ? Est-ce que c'est un malheur d'être repus ? D'ailleurs, vous venez de faire la multiplication des pains hier pour y remédier ! » Est-ce que vraiment Jésus nous souhaite le malheur ?

Prenons garde à nos lectures trop rapides de la parole de Dieu. Attention aux contresens. Il faut toujours la comprendre « dans son contexte », c'est-à-dire dans l'ensemble d'un enseignement et de la vie même de Jésus. Un des problèmes des journalistes actuels, c'est qu'au profit du sacro-saint buzz, ils isolent très souvent des propos, des formules et déforment ainsi si fréquemment ce qu'une personne a voulu dire. Ils auraient fait de très mauvais exégètes et Jésus « aurait pris cher » avec eux, comme disent nos jeunes gens...

Est-ce que Jésus peut souhaiter le malheur ? Est-ce que celui qui hier - parce que c'était l'Évangile d'hier - et sur le simple fait qu'il craignait que les foules s'en aillent à jeun à leur domicile, a multiplié les pains, peut souhaiter que les hommes aient faim ? Vous avez remarqué ça ? Quand Jésus a multiplié les pains, ce n'est pas parce qu'il y avait une grande famine, c'est parce qu'il craignait simplement qu'ils rentrent à jeun chez eux ! Une simple compassion, une forme de délicatesse qui n'était pas nécessaire au fond... Signe que Jésus avait une attention particulière à toutes les souffrances, à toutes les peines, signe qu'il était profondément humain. On le voit à bien d'autres moments de ses miracles. Comme quand le lépreux ou le paralytique arrive et qu'il dérange les disciples qui eux-mêmes disent : « Allez, laissez-nous tranquilles, on écoute une conférence là, ça nous intéresse, laissez-nous tranquilles » ! Et Jésus de leur dire : « Laissez-le venir à moi ».

Quand il va au-devant d'une personne qui est « socialement » indésirable comme la Samaritaine, le centurion, la Syro-phénicienne, Jésus est profondément libre et agit par gratuité. Il ne vient pas résoudre un problème, ses miracles sont un signe de quelque chose de plus grand qui advient...

En ce dimanche de la Santé, comme il est bon de rappeler, jusqu'à peut-être corriger certaines déviations de notre spiritualité, que la foi chrétienne n'encourage pas la souffrance, qu'en réalité nous sommes les disciples d'un maître qui n'a eu de cesse de la soulager !

Un jour, il y a quelques décennies, le pape XII, alors que la médecine mettait en avant les soins palliatifs, a écrit un texte pour dire que l'Église approuvait ces soins palliatifs dans la mesure où ils étaient dans la ligne de soulagement de la souffrance et qu'ils n'offensaient pas le bien à la vie.

Un hôpital porterait un beau nom en s'appelant « Soulagement de la souffrance » : un nom chrétien. D'ailleurs, c'est celui qu'un grand saint italien du 20ème siècle, le Padre Pio, a choisi pour son grand projet en faveur des malades, à San Giovanni Rotondo : « La casa Sollievo della sofferenza » : « La maison du Soulagement de la souffrance ».

Aujourd'hui, l'Église nous invite à prier pour tous ceux qui souffrent et aussi pour tout le personnel soignant : les médecins, les personnels qui oeuvrent dans toutes les maisons médicales au service de ceux qui souffrent dans leur corps. Je me permets, parce que l'actualité parfois met en avant des dysfonctionnements - vous voyez peut-être ce que je veux désigner - qu'il serait bon de pas « prendre la partie pour le tout » et de ne pas oublier de rendre hommage aux soignants et personnels d'accompagnement qui dans de nombreux EHPAD font un travail si exigeant. Quel n'est pas celui d'entre nous qui allant en EHPAD n'a pas été marqué par l'exigence de cette attention, de cette compassion, de cette patience dont il faut faire preuve. Comme elle est belle cette culture du soin des malades et de ceux qui souffrent. On mesure la qualité d'une civilisation à ses écoles et sans doute aussi à ses hôpitaux et à ses maisons de personnes âgées et fragiles où nous prenons soin de ceux qui souffrent. Vous avez été à Lourdes ou vous allez vous inscrire à l'excellent pèlerinage de l'Hospitalité diocésaine qui a lieu au moment des Rameaux. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas ressenti la quintessence de l'Évangile à Lourdes : sens du service, égalité de dignité, force de la foi et de la prière, respect de la vulnérabilité... ? Tant de choses nous sont offertes dans cette expérience de l'hospitalité.

Aujourd'hui, je voudrais remercier deux personnes parmi nous qui ont désiré elles-mêmes recevoir le sacrement des malades et le recevoir en communauté. Le sacrement des malades peut être reçu de manière privée comme je l'ai fait cette semaine suite à l'invitation faite dimanche dernier. Parfois aussi, il est beau, cher Monsieur C., chère Madame J., de le recevoir en communauté. D'abord pour susciter la prière de la communauté chrétienne pour nos malades et pour que nous aussi, puissions goûter à cette catéchèse du sacrement des malades.

Le sacrement des malades, on ne le reçoit pas simplement par simple contraction du Covid, d'abord parce qu'on serait un peu débordés et ensuite, parce que - jusqu'à preuve du contraire - ce n'est pas synonyme de gravité. On le reçoit quand la maladie nous affecte à un degré, je dirais préoccupant, au moment d'une opération, quand notre santé est particulièrement affectée ou quand nous nous sentons particulièrement fragiles. Cet élargissement du sacrement a eu lieu ces dernières décennies à l'invitation du Concile Vatican 2 et cet élargissement est très heureux. Il nous permet de comprendre ce que qu'est l'espérance de la guérison.

La guérison, c'est celle du corps, c'est l'espérance de la santé. Mais la guérison définitive est celle de l'âme et elle porte le nom du « Salut ». Nous avons raison de demander au Seigneur de soulager notre corps car le Seigneur ne veut pas la souffrance. Mais à l'invitation de Jésus, le chrétien craint davantage encore « ce qui peut faire du mal à l'âme ». Voilà pourquoi - et il ne faut pas craindre de le demander - le sacrement des malades est « Extrême onction » et il est encore plus nécessaire que lors d'une étape de la maladie elle-même car le salut est plus grand encore que la santé.

Le sacrement des malades, ce n'est rien de moins que la continuation - l'Église n'a rien inventé - des gestes de tendresse et de compassion que Jésus a eus dans son ministère public et dont quelques-uns nous sont rapportés dans l'Évangile.

Cher Jean, chère Annie, le geste que je vais faire, c'est Jésus qui vous le fait. Le prêtre n'est que l'instrument du Christ. C'est un geste de tendresse qui rappelle celui fait au lépreux, au paralytique, à l'aveugle, au sourd. Synonyme que Dieu a soin de votre corps et du nôtre. Synonyme que pour vous, Dieu est toujours de votre côté quand il y a la souffrance et vous souhaite rien de moins que le salut.

Alors, laissons-nous porter par ce très beau sacrement et soyez invités, chers paroissiens, à propager cette culture du sacrement des malades autour de vous et plus encore du sacrement des malades comme « Extrême onction » car un sacrement se reçoit vivant et si possible conscient pour aider le mourant à vivre sa Pâque dans la lumière du Ressuscité.

Merci à vous, chère Annie et cher Jean, pour le témoignage de votre foi. Amen.

L'homélie du dimanche
est en ligne !

> Lisez

> Téléchargez librement

